



**BRUNO VITIELLO**

**LE SYNDROME  
MONTALE**

(La sindrome Montale)

Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud

## Le Syndrome Montale

*À mon collègue Ciro Tremolaterra, ami et poète  
descendant des anciens Templiers, pour toutes les  
fois où nous nous sommes écoutés*

BV

*« I vivi vedono i morti, e da sempre ne scrivono.  
E quando arrivi alla fine non hai mai fatto molta  
strada dall'inizio<sup>1</sup>  
Vittorio Curtoni*

Miriam est toujours devant moi.

Sans savoir pourquoi, cette fois j'avais vraiment espéré qu'elle allait disparaître... J'ai fermé les yeux, j'ai observé un délai raisonnable pour lui donner le temps de s'éloigner en douceur, sans regret, persuadé que cette fois elle allait s'en aller, me laisser enfin en paix...

Rien à faire. Quand j'ai rouvert les yeux, elle était encore devant moi, vêtue de son

---

<sup>1</sup> « *Les vivants voient les morts et, depuis toujours, en parlent dans leurs écrits.  
Et quand tu arrives à la fin, tu n'as pas fait beaucoup de chemin depuis le début.* »

habituelle robe à fleurs, assise sur le fauteuil de mon salon, comme si elle avait tous les droits, comme si elle était chez elle... Et elle me regarde, elle me fixe en silence, avec une expression que je ne comprends pas.... N'a-t-elle pas compris que je ne veux plus la voir ? Ne s'est-elle pas encore lassée de m'imposer sa présence ? Ne se rend-elle pas compte que je suis fatigué, que je ne marche plus.

Parce que Miriam est morte.

Il me paraît impossible que tout soit arrivé ainsi, à l'improviste, que le monde entier ait tellement changé en si peu de temps... Changé ? Peut-être devrais-je dire : basculé... Où tout ça nous mènera-t-il ? Je ne sais pas. Personne ne peut le savoir. Je me souviens seulement que pour moi, pour ma minuscule et mesquine personne, tout a commencé il y a cinq mois (qui me paraissent un siècle... Mais quelle signification le temps peut-il avoir désormais ?), par un après-midi de travail pareil à tous les autres..

Je me revois entrer dans mon modeste cabinet, au troisième étage de ce sinistre immeuble de banlieue... Par l'imagination je rouvre la porte où luit la plaque dorée, *Dr A.Moreni, psychologue et psychothérapeute.*

*Criminologue expert auprès de la Police nationale.* Spécialité qui n'impressionne pas outre mesure mes rares clients.... En effet, je ne suis jamais passé à la télévision, on ne m'a jamais interviewé, je n'ai jamais participé à des débats ou des conférences sur les monstres qui occupent la première page... Sur la plaque j'ai fait graver *criminologue* uniquement par souci de la vérité, rien d'autre.

Cet après-midi-là, mon premier rendez-vous était avec M.Paleari... Pauvre, cher M.Paleari, inoffensive et banale victime d'une dépression depuis des années... Je m'y étais particulièrement attaché. La régularité de ses symptômes me donnait quasiment une impression de sécurité, de stabilité... Au sein d'une société toujours moins prévisible, toujours moins compréhensible du point de vue psychologique, la dépression de M.Paleari était un roc dans une mer démontée... Jamais de surprise chez M.Paleari... Jusqu'à cet après-midi-là.

On a sonné, comme toujours, à trois heures précises. Paleari avait toujours été un maniaque de l'exactitude. Je suis allé ouvrir moi-même, parce que personne d'autre ne l'aurait fait. Avec ce que me rapporte mon activité privée, je ne pouvais me permettre le

luxe d'une secrétaire... Je me remémore le passé parce que rien n'est plus comme avant... Tous, nous ne sommes plus les mêmes. Ce que nous étions, ce que nous faisons nous semble le souvenir d'un rêve lointain... Mais ça me fait du bien de me souvenir. Dans la mesure du possible, je m'accroche à un semblant de réalité... J'espère que la mémoire ne m'abandonnera jamais... C'est tout ce qui me reste.

Paleari m'a salué avec un sourire large, radieux, si bien que je ne le reconnaissais pas... Depuis le début des séances, trois ans plus tôt, je ne l'avais pas vu, je ne dis pas : sourire, mais avoir une expression qui ne soit pas de profonde apathie... Cette fois, en échange, le sourire s'ouvrait d'une oreille à l'autre, et les yeux brillaient de joie derrière les épais verres d'astigmatisme. Stupéfait, je le fixais.

« Bon après-midi, docteur, dit-il, rayonnant. Vous ne me faites pas entrer ? »

Je me ressaisis, m'apercevant que je l'avais laissé trop longtemps sur la porte... Une impolitesse compréhensible, après tout. Paleari qui souriait ! Inouï !

J'ai murmuré une salutation et quelques mots d'excuse, sans pouvoir détourner mon regard... Je ne pouvais encore admettre un

changement aussi brusque, aussi complet... Depuis la mort prématurée de sa jeune femme, terrassée par un cancer quatre années plus tôt, Paleari, de son propre aveu, n'avait plus jamais réussi à sourire... Et maintenant... Il me donna même une tape sur l'épaule en entrant, accompagnant ce geste d'un clin d'œil complice... Comme s'il me cachait encore une nouveauté, une savoureuse surprise qu'il lui tardait de me montrer... J'ai cru remarquer un curieux mouvement tandis qu'il franchissait le seuil, comme s'il s'écartait un peu pour laisser entrer quelqu'un qu'il observait d'un regard prévenant... Mais ce ne fut qu'un instant.

Encore sous le coup de son comportement insolite, je le fis asseoir dans mon cabinet... Il ne pouvait être guéri subitement... Et puis il y avait quelque chose d'exagéré, de presque malsain dans sa gaieté nouvelle, soudaine...

« Je suis venu vous dire d'arrêter le traitement », m'asséna-t-il sans préambule en continuant à me fixer avec ce sourire stupide. Je le préférais presque quand il était dépressif. « C'est la dernière fois que nous nous voyons. »

Je suis resté interdit, sans savoir quoi répondre.

« Ne vous méprenez pas, s'empessa-t-il d'ajouter sur un ton amical. Vous avez été un très bon médecin... Presque un ami, si je puis me permettre... Mais je n'ai plus besoin de votre aide. Je suis guéri. Pourquoi faites-vous cette tête ? Vous devriez être content... »

Je le fixais en silence, inquiet. Jusqu'alors il n'avait jamais eu de sautes d'humeur... Peut-être la dépression se transformait-elle en un début de délire schizoïde...

« Je serais content, M.Paleari, soupirai-je en souriant, si vous étiez *vraiment* guéri... »

Il émit un rire amusé, tandis que ses yeux s'animaient d'une lueur maligne, énigmatique. « Vous prétendez me connaître mieux que moi ? »

« C'est mon travail, » dis-je, dans un sourire conciliant. Je commençais vraiment à m'inquiéter.

« Oui, fit-il, pensif. C'est bien la question... Depuis tant d'années, vous suivez votre théorie... Vous avez essayé de me persuader que ma maladie n'avait pas été déclenchée par la mort de ma femme ... Ou plutôt qu'elle l'avait été *a contrario*... Vous avez toujours été convaincu que je souhaitais la mort de Francesca, et que la dépression trahissait mon

sentiment de culpabilité... N'est-ce pas, docteur ? »

« Il y a de sérieux éléments qui confirment la... »

« Des conneries. Mais ne vous y trompez pas. Je le répète : je ne vous en veux pas. Vous avez fait votre possible, suivant les idées qui vous paraissaient justes... Mais vous aviez tort, docteur. J'aime ma femme. Et personne ne m'en fera plus douter. C'est seulement maintenant que j'en ai eu confirmation... J'aime ma Francesca, et elle m'aime... Autrement, elle ne serait pas revenue, après si longtemps... N'est-ce pas, chérie ? » demanda-t-il au fauteuil d'à-côté qu'il enveloppa d'un regard très amoureux...

Crispé, je fixai le fauteuil vide. Paleari allait très mal. Je n'aurais jamais cru qu'il en arriverait là... J'espérai simplement qu'il ne deviendrait pas violent. Je devais l'aider de toute manière, essayer de le faire sortir de mon cabinet calmement et *de sa propre initiative*.

« Je vous demande pardon si j'ai douté de votre affection pour votre femme, murmurai-je du ton le plus sérieux possible, et je demande aussi pardon à Francesca » ajoutai-je en adressant un signe au fauteuil vide.

« Amour, docteur Moreni... soupira Paleari qui secouait la tête. Vous continuez à vous tromper... Amour et pas affection... Mais peut-être ne savez-vous pas ce que ça signifie... Peut-être ne l'avez jamais éprouvé... Donc, ne vous efforcez pas de m'aider, c'est une tâche inutile... Ne faites pas semblant de voir Francesca. Je sais très bien que vous n'y arrivez pas. Personne d'autre ne peut la voir, sauf moi... Un bel avantage pour un mari jaloux, vous ne trouvez pas ? »

« Je suis certain que votre femme a accepté mes excuses », dis-je, conciliant, sans relever la provocation. Tout ce que voulais, c'était qu'il s'en aille, qu'il me laisse seul réfléchir... Peut-être aurais-je dû signer une demande d'internement, bien que je sois hostile, par formation et par principe, aux méthodes coercitives.... Et si Paleari devenait violent ? Pouvais-je assumer cette responsabilité ? Il aurait été ridicule, pour un criminologue de la police, de laisser circuler un dangereux déséquilibré...

« Francesca ne parle pas », murmura-t-il, avec un peu de tristesse. « À moi non plus elle ne parle pas, malheureusement. Mais nous nous comprenons d'un regard. Nous l'avons toujours fait... N'est-ce pas, mon amour ? »

Ce dialogue avec un fauteuil vide me portait sur les nerfs, je n'en pouvais plus... J'avais peur de perdre mon calme, de faire un geste, de prononcer une parole que j'aurais regretté... Par chance, Paleari me tira d'embarras.

« Maintenant nous devons partir, conclut-il, se levant et tendant la main vers le fauteuil vide. Je vous ai dit ce qu'il y avait à dire. Adieu, docteur. Et bonne chance. »

« Bonne chance à vous, monsieur Paleari. » Je le saluai avec un empressement excessif, me levai à mon tour. Peut-être partirait-il sans me créer de problèmes... C'était mon jour de chance. « Je vous raccompagne... »

« Ne vous dérangez pas, docteur. Je connais le chemin. »

« Si, j'insiste... » Je voulais être sûr qu'il sortait afin de fermer à triple tour la porte blindée... Enfin il disparut derrière l'angle du palier, je l'entendis entrer dans l'ascenseur... Il était parti.

Poussant un soupir de soulagement, je me jetai sur le fauteuil, derrière mon bureau... Ce dialogue absurde m'avait mis à bout de nerfs. C'était à ne pas croire ! J'avais l'im-

pression d'une scène tirée d'un film comique sur les fous, et d'un film de énième catégorie...

J'essayai de me calmer, de remettre de l'ordre dans mes idées... Peut-être la demande d'internement était-elle une initiative exagérée... Mais j'aurais dû signaler le cas aux volontaires du Service de soutien psychologique... Je ne pouvais ignorer l'état de confusion mentale dans lequel se trouvait Paleari... Il semblait en proie à un violent délire hallucinatoire. Je ne l'avais jamais vu ainsi...

Je me demandai s'il y avait lieu d'annuler les autres rendez-vous pour contacter immédiatement le Service de soutien... Je pensais aux excuses que je devrais inventer pour me libérer des autres patients quand le tintement de la sonnette me fit sursauter... Calme, je devais retrouver mon calme... Je regardai la pendule et poussai un soupir de résignation. Même mademoiselle Palizzi, névrosée obsessionnelle, qui était à l'heure pile. En me dirigeant vers la porte, je décidai d'abréger la séance et de faire de même avec le dernier patient de la journée, le professeur Girdali (crises d'angoisse). J'en aurais pour une petite heure, puis je me consacrerai calmement au cas Paleari.

« Aidez-moi, docteur ! », s'écria mademoiselle Palizzi, hystérique, qui me tomba pratiquement dans les bras dès que j'ouvris la porte. « Aidez-moi, je vous en supplie... »

Décidément, c'était la journée des cas bizarres... Jamais vu mademoiselle Palizzi dans cet état...

« Calmez-vous, mademoiselle. » J'essayai de l'apaiser en lui serrant les mains tremblantes. Le visage osseux, d'ordinaire creusé par la fièvre sourde de l'angoisse, était, cette fois-là, déformé par une terreur aveugle, irraisonnée...

« Et comment ferais-je pour me calmer ? » hurla-t-elle en me transperçant de ses grands yeux effarés. « Je vois les morts, vous comprenez ? Les morts ! »

Un frisson me courut le long de l'échine. Mais qu'est-ce qui se passait ? Une hallucination collective ? Un instant, j'ai soupçonné Palizzi et Paleari de s'être mis d'accord pour me jouer un tour... Oui, maintenant, je me mettais à dérailler... À douter comme un vrai paranoïaque... Si je commençais moi aussi à perdre tout contrôle, bonjour les dégâts...

Quand je réussis enfin à calmer mademoiselle Palizzi, en l'obligeant à ingurgiter

une forte dose de tranquillisant, le professeur Giraldi s'acharnait déjà sur la sonnette.

« Le sédatif que vous m'avez donné hier ne va pas du tout, » me cracha-t-il à la figure, à peine entré, arrachant même mademoiselle Palizzi à sa torpeur... et vous m'avez refilé un hallucinogène ! »

« Un... quoi ? »

« Un hallucinogène, docteur. Autrement comment ferais-je pour voir les morts ? »

Je ne me rappelle plus très bien comment je m'y suis pris pour me libérer de la fille Palizzi et du professeur, qui s'étaient relayés de manière imprévue pour affirmer l'absolue certitude de leurs visions... D'une façon ou d'une autre, je suis parvenu à les calmer (puissance de la parole et du sédatif !), je les ai congédiés en leur faisant promettre de rentrer tout de suite chez eux et de ne plus bouger, dans l'attente de ma visite... Je me souviens qu'ils avaient l'air très effrayés mais sincères...

Passée cette heure de cauchemar absurde, durant laquelle je m'étais de nouveau raccroché à l'hypothèse rassurante d'une plaisanterie (qu'auriez-vous fait à ma place ?), je pris mon pardessus et les clés de la voiture, puis quittai le cabinet en coup de vent,

descendis l'escalier quatre à quatre... J'avais hâte, une hâte folle de demander à Roberto son avis... Je ne pouvais attendre. J'avais laissé en circulation trois hallucinés qui voyaient les morts... Mais qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

Je roulai à toute allure par les rues ensoleillées, à demi désertes, de l'après-midi, sans me soucier des feux et des stops... La villa de Roberto se trouvait dans un quartier résidentiel à l'autre bout de la ville. J'allais lui tomber dessus juste à temps pour lui gâcher sa sieste habituelle. Patience. En général, je ne le dérangeais jamais chez lui, mais il s'agissait alors d'une situation d'urgence... Trois patients atteints de pathologies diverses, présentant le même type d'hallucination... Possible qu'ils m'aient joué un tour ? Je l'espérais... Dans ce cas, toutefois, je devais admettre que mes patients auraient mérité les Oscars des meilleurs acteurs...

Alors Roberto allait remettre les choses en ordre, il me donnerait sûrement le bon conseil... Nous avons suivi ensemble les cours de psychologie à l'Université, étudiants et grands amis.... Puis nos routes avaient divergé. Pour moi, la spécialité de la criminologie, suivie d'un concours dans le cadre de la police, lui

une chaire à l'université où nous avons fait nos études, une foule de publications internationales, trois cabinets privés en pleine activité... Roberto avait toujours été mon modèle, le professionnel que j'aurais voulu être et que je ne suis pas devenu... J'éprouvais toujours un mélange d'envie et d'admiration quand je le rencontrais – de moins en moins souvent – à un congrès ou à une conférence. Désormais, chacun de nous avait ses obligations (les siennes plus nombreuses et plus pressantes que les miennes, bien entendu), et les occasions d'échanger quelques mots, éventuellement devant une tasse de café, se faisaient toujours plus rares. Mais, en compensation, je le voyais souvent à la télévision. Lui, il passait à la télé, et comment !

Il est venu m'ouvrir lui-même quand j'ai sonné, anxieux, au vidéophone, près de la grille de fer forgé. Ce devait être le jour de repos du domestique. Roberto vivait seul dans cette grande villa du 17<sup>ème</sup> siècle héritée de ses parents morts dans un tragique accident de la route. À l'époque, je ne le connaissais pas encore, il avait à peine dix ans. Il avait été élevé par des proches très attentionnés, mais il parlait peu de cette période dont il n'aimait pas se souvenir... Pour lui non plus, ça n'avait pas été

facile... Mais Roberto avait réussi. Maintenant c'était un homme accompli, un homme à succès... Son seul et vif regret – il me le répétait souvent – c'était que ses parents ne puissent pas le voir...

« Salut, Antonio », il me sourit en ouvrant la grille. Le Roberto de toujours, grand, distingué, le visage jeune, les yeux d'un bleu intense, contrastant avec son épaisse chevelure déjà blanche. Il était tout à fait éveillé et semblait très content de me voir. Tant mieux. Cet après-midi-là, il devait avoir renoncé à sa sieste. Un véritable événement !

« Excuse-moi de te déranger, » Je souriais à mon tour et je le suivis impatientement le long de l'allée, « mais il m'est arrivé un truc bizarre dont je voudrais te parler... »

« La vie est pleine de trucs bizarres, » dit-il, sentencieux, en me faisant asseoir dans l'élégant salon Louis XV. « On boit quelque chose ? »

« Une liqueur forte, si ça te t'ennuie pas... J'ai eu une journée... »

« Mais tu es venu pour un patient ou... pour toi ? » Il eut un rire moqueur tandis qu'il s'approchait du bar mobile puis versait une bonne dose de cognac dans deux verres de cristal.

Quelquefois je le consultais dans un cas difficile, bien que, dans l'ensemble, mes patients présentent des profits pathologiques très banals.... J'étais le Freud des pauvres, aucun doute là-dessus.

« Disons... pour les deux, » répliquai-je d'un air mystérieux, essayant de gagner du temps pour créer un suspense.... Maintenant que je me trouvais à l'abri, dans le salon tranquille et confortable d'un ami, je n'étais plus aussi pressé... J'éprouvais même un certain plaisir à avoir, pour une fois, un cas vraiment insolite à soumettre à Roberto, une question qui méritait son attention... J'avais la certitude qu'il trouverait intéressante, ou du moins amusante, ma mésaventure avec les trois visionnaires...

« Dis-moi tout. » M'encourageant, il s'assit sur un luxueux fauteuil aux accoudoirs dorés. On aurait cru un souverain sur son trône. Le roi des psychologues en audience privée... Il avait pris son expression typique d'*attente*, sérieuse et concentrée sur l'interlocuteur, quand il parut soudain se raviser... « Ah ! Excuse-moi... Je ne t'ai pas présenté mes parents. Tu ne les as jamais connus, n'est-ce pas ? Maman, papa... Je vous présente Antonio, un ami très cher... »

## Le Syndrome Montale

Le verre de cristal me tomba des mains, maculant de cognac un précieux tapis de Perse...

Roberto indiquait un sofa totalement *vide*.

Je me demande si tu peux percevoir mes pensées, Miriam... Je me demande si tu écoutes le récit de mes souvenirs et le trouves intéressant, peut-être même divertissant... Je n'arrive pas à comprendre. Tu me regardes, me regardes sans expression, tes grands yeux noirs fixés sur les miens... Que veux-tu, Miriam ? D'où viens-tu ? D'où venez-vous *tous* ? Donc, je continuerai à réfléchir, à me souvenir... Je ne peux rien faire d'autre...

Pauvre Roberto... Il m'a regardé, d'un air stupéfait, peut-être avec un certain déplaisir, quand, d'un bond, je me suis levé du fauteuil, en balbutiant une excuse, et me suis sauvé de la villa... Que s'était-il passé ? Les patients lui avaient-ils téléphoné avant mon arrivée, pour le mettre dans le coup ? Et pourtant il m'a regardé avec un stupeur non feinte quand je me suis enfui, en essayant de me pas hurler... Tu te demandes si le seul fou ça n'était pas moi.... Je me suis réfugié dans la voiture, j'ai mis le contact sans trop savoir où aller... Peut-être à la maison pour me calmer et faire le point de la

situation... J'avais l'impression que j'allais perdre tout contrôle et faisais un effort terrible pour rester lucide.

C'est alors que je t'ai vue.

Ton visage est soudain apparu dans le rétroviseur... Tu étais assise sur le siège arrière, comme dans un film d'horreur classique (depuis quelque temps, mon esprit procède par images cinématographiques... Peut-être parce que ma vie d'avant me semble tellement irréaliste, comme la pellicule fanée d'un vieux film...) Tu as toujours aimé ce genre d'effet, n'est-ce pas, Miriam ?

Je me souviens encore comment tu m'as pisté à la sortie du commissariat et m'as accroché dans un coin désert pour me dire qu'un maniaque te poursuivait, qu'il te harcelait depuis des mois et qu'il voulait te tuer. Tu étais bouleversée, les yeux trop excités pour que je ne suspecte pas un déséquilibre psychologique... Tous les jours j'en voyais, des mythomanes, des exaltés, des paranoïaques souffrant de manies de la persécution... J'étais devenu méfiant.

Je t'ai dit de passer au bureau. J'espérais qu'intimidée par le côté officiel, tu ne te serais jamais présentée au commissariat...

En effet, tu n'es pas venue. Tu n'en as pas eu le temps.

Jamais je n'oublierai la photo de la brigade criminelle, ton beau corps taillé en pièces et recomposé d'une façon absurde, étrange, comme une poupée désarticulée et remontée n'importe comment par une fillette capricieuse... Tu avais la même robe à fleurs, celle que tu portes aujourd'hui, ces grandes fleurs rouge sang...

Désormais j'appartenais moi aussi au club des visionnaires... Je pouvais me consoler à l'idée que je n'étais pas seul dans mon cas. Mais je n'y croyais pas. J'avais la conviction d'avoir été, d'une manière ou d'une autre, influencé par le délire de Paleari, de la fille Palizzi, de Giraldi et de Roberto... Ça pouvait arriver quelquefois... Leurs hallucinations avaient réveillé chez moi un sentiment latent de culpabilité... Il n'y avait pas d'autre explication.... Ça n'était quand même pas contagieux. Je fermais les yeux, je me massai le front et les tempes pendant quelques minutes en respirant profondément... Je devais me relaxer... Quand je me suis senti prêt, je n'ai pas regardé dans la glace. Plus besoin

Tu étais assise à côté de moi.

Je n'étais pas seul dans mon cas.

En fait, c'est ce qui m'a sauvé de la folie.

Parce que les événements , les jours suivants, ont commencé à se précipiter...

Tous les journaux, la radio et les télévisions du monde entier s'occupaient désormais du phénomène des *Retours* (je me rappelle plus qui a été le premier à vous appeler ainsi, mais le mot s'est imposé...) D'après ce que j'ai pu comprendre, en surfant sur Internet tandis que tu me fixais en silence (as-tu saisi ce que je ressentais, Miriam ? As-tu perçu mon angoisse ?), le phénomène intéressait une bonne partie de la population mondiale, sans distinction d'âge, de race ou de religion... Et il suivait une progression géométrique. Chaque jour, de nouveaux visionnaires s'ajoutaient à la liste... *Visionnaires* ? Pouvions-nous encore nous définir ainsi ?

Il se produisit soudain une immense vague de suicides. Les médias parlaient maintenant d'armes chimiques, de puissants gaz hallucinogènes diffusés par des terroristes internationaux à des fins mystérieuses... Puis la situation parut se stabiliser, à croire que ceux qui avaient résisté au choc commençaient à

s'accoutumer... L'homme s'adapte à tout. Même au pire.

Dans le calme relatif qui suivait la tempête politique, psychologique et sociale (tous les gouvernements avaient décrété l'état d'urgence), on s'employa à faire le point de la situation, à établir des statistiques et à formuler des hypothèses. Le phénomène des *Retours* fut désormais étudié, analysé, sous un angle plus ou moins rationnel... Le cerveau de l'*homo sapiens* reprenait son fonctionnement traditionnel après les premiers instants d'égarement convulsif...

Tous les jours j'étudiais avidement, aussi bien par intérêt professionnel, les principales données internationales touchant les *Retours*... Moi aussi, je m'habituais à affronter le phénomène avec les armes de la raison. Et je m'habituais aussi à toi, Miriam, à ta présence constante, silencieuse... Je lisais les études les plus récentes sur les caractéristiques des *Retours* et je les confrontais à mon expérience... À cette époque-là, j'ai découvert beaucoup de choses intéressantes.

Par exemple, j'ai noté que le phénomène ne suivait pas de règles fixes, tout au moins de schémas reconductibles selon un critère prévisible.... Toutes les tentatives dans ce sens

avaient échoué, ce qui était plutôt frustrant pour les psychiatres et les psychologues... On pouvait seulement cataloguer les phénomènes de façon empirique, en trouvant ça et là des éléments communs...

Bon nombre de *serial killers*, par exemple, s'étaient livrés à la justice, dans leur désespoir, obsédés par la vision constante de leurs propres victimes... Certes, les assassins ne trouvaient ainsi aucun répit... À preuve, les hurlements bestiaux et les suicides en série dans les cellules des prisons.... Je me suis demandé si, par hasard, tu étais, toi aussi, apparue à ton assassin... Je ne pouvais pas le savoir. Personne ne voyait jamais ceux qui étaient revenus chez les autres, désormais je l'avais compris. Ça semblait la seule règle dans cette immense folie... On ne pouvait pas non plus parler d'hallucination collective parce que les visions n'étaient jamais partagées... Chacun avait sa propre apparition particulière, induite par des causes et des circonstances très personnelles... Ce pouvait être l'amour, ou la nostalgie, ou le remords, ou le sens de la faute... Autant de sentiments qui lient depuis toujours les vivants et les morts...

Mais les recherches les plus approfondies et les théories les plus osées sur les *Retours*

furent produites aux Etats-Unis (honneur et gloire à la Mecque de tous les cerveaux qui phosphorent...) Aux USA un type s'était mis à tirer sur ses propres *spectres* et, par erreur, à massacrer les vivants qui se trouvaient sur la trajectoire... Ce qui avait contraint le Président à nommer d'urgence une commission gouvernementale formée des meilleurs scientifiques (mais la psychologie est-elle une science ? Je n'en ai jamais été tout à fait convaincu, et je le suis encore moins depuis les derniers événements...)

Ce fut précisément le président de la commission, le psychologue italo-américain Michael Di Manno, qui donna au phénomène des *Retours* le nom de *syndrome Montale*...

Il était assez prévisible que la direction de l'équipe aille à Di Manno. À l'université, j'avais étudié quelques-uns de ses textes les plus célèbres... Un type vraiment culotté... Il n'était pas arrivé à comprendre quoi que ce soit sur les causes et la dynamique des hallucinations, mais il les avait définies par un terme original, fantaisiste.... Parmi ses multiples sujets d'intérêt, Di Manno cultivait depuis toujours une passion pour la poésie italienne, de Dante aux contemporains... Les *Retours* lui avaient rappelé une œuvre célèbre d'Eugenio

Montale, *La Maison des douaniers*<sup>2</sup> que le prix Nobel avait dédiée à Arletta (ou Annetta ?), une fille aimée dans sa jeunesse et morte prématurément... Di Manno en avait aussi déclamé des passages à la télévision, comme pour justifier la terminologie adoptée pour le phénomène étrange, inquiétant des apparitions... Bien entendu, les œuvres de Montale étaient parties comme des petits pains après l'émission. Pour autant que je sache, c'était la première fois que des livres de poésie devenaient des *best sellers* vendus dans le monde à des millions d'exemplaires... Peut-être les gens cherchaient-ils dans ces pages une réponse à leurs propres doutes, à leurs propres angoisses, un chemin à suivre dans la confusion générale. Bien sûr, je me suis comporté comme les autres. Le sentiment d'appartenance devenait un point d'ancrage durant ces jours de frénésie et de chaos. J'allai séance tenante acheter les œuvres du poète dans l'édition complète... Peut-être y avait-il d'autres textes qui pouvaient m'aider à comprendre, à faire la lumière en moi-même... Combien de fois, depuis lors, ai-je lu *La Maison des douaniers* ! Combien de fois l'ai-je récitée, à toi aussi, Miriam, sans réussir à faire tomber

---

<sup>2</sup> *La casa dei doganieri*

ton masque imperturbable. .. Aujourd'hui encore, certains des vers dédiés à Arletta me semblent tout à fait adaptés à ton cas... Désormais, ils tournent continuellement dans ma tête ; c'est presque une obsession...

*Tu ne te rappelles pas la maison des  
douaniers...*

*L'autan, année après année, flagelle les vieux  
murs*

*et le son de ton rire a perdu sa gaieté :  
affolée, la boussole erre à l'aventure  
et les dés ne donnent plus la somme exacte.*

*Tu ne te rappelles pas ; un autre temps  
perturbe*

*ta mémoire ; un fil se dévide...  
dont je tiens l'un des bouts ; mais tu restes  
seule*

*sans respirer dans cette obscurité...*

*Tu ne te rappelles pas ce qui est ma soirée*

*Et je ne sais qui va et qui demeure.*

Peut-être Di Manno avait-il vu juste... Le fait est que, depuis lors, le phénomène des *Retours* est officiellement devenu le syndrome Montale...

Mais beaucoup ne se résignent pas à se sentir malades, victimes d'un état hallucinatoire d'origine inconnue... Les cercles et les associations qui pratiquent le spiritisme vivent depuis des mois un moment de gloire fantastique, une sorte de revanche après toute la dérision, les plaisanteries, les sarcasmes et les offenses subis durant leur longue histoire. Les spirites sont sortis à visage découvert et revendiquent très haut un rôle essentiel dans la nouvelle société... Eux seuls étaient préparés à tout ce qui se passe, eux seuls ont immédiatement accueilli les *Retours* avec joie, et non avec terreur. Ces jours-ci, j'ai suivi bon nombre de débats à la télé, bon nombre de discussions très vives entre spécialistes du spiritisme et rationalistes purs et durs (qui sait si tu parviens à voir la télévision, Miriam... J'espère que non, pour ton bien...)

*Prof. Terenzi, philosophe* : « Vos théories n'ont aucun fondement, aucune valeur scientifique ! »

*Dr Riccardi, directeur de l'association nationale pour la diffusion du paranormal* : « Je vous rappelle que le père fondateur du spiritisme, Emmanuel Swedenborg, avait étudié avec Isaac Newton avant de se consacrer à la *pneumatologie*, nom qu'il donna aux

phénomènes spirites dans son œuvre *De Coelo*, de 1758... Les spirites sont des scientifiques, cher professeur ! »

*Dr Fidenzi, psychologue* : « Mais ne tenons pas des propos hérétiques, s'il vous plaît ! Vous profitez simplement d'une situation qui n'a rien de magique ni d'ésotérique... »

*Mme Banazzi, médium* : « Et qui parle de magie ? Nous essayons de comprendre, docteur Je vous citerai la définition donnée par le célèbre Allan Kardec, père du spiritisme moderne... *Le spiritisme est la doctrine basée sur l'existence, la manifestation et les enseignements des esprits*... Plus clair que cela... Toujours mieux que votre terminologie pseudo-scientifique basée sur les songes d'un poète, qui ne veut absolument rien dire ! »

*Prof. Giostrino, psychiatre* : « Mais quels enseignements ? Ceux qui sont revenus ne parlent pas, ne communiquent pas avec nous, et peut-être même pas entre eux... Ils ne nous enseignent rien ! »

*M. Verrini, médium* : « Vraiment, vous croyez, professeur ? Vous en êtes tellement sûr ? Peut-être nous enseignent-ils déjà quelque chose par leur seule présence... Et puis il est encore trop tôt pour le dire... Mieux

vaut ne pas porter des jugements aussi catégoriques, vous ne pensez pas ? »

Et ainsi de suite...

Pour autant que je sache, les gens vont de plus en plus vers les doctrines spirites. Je le déduis des médias, parce que, désormais, je ne parle presque plus à personne... Nous sommes tous trop occupés à essayer de fuir ceux qui sont revenus, ou trop occupés à les contempler, suivant les circonstances... Ces jours-ci il on trouve sur les rayons des librairies un autre *best seller* imprévu, traduit dans toutes les langues : *Relations with the Spirits*, d'Andrew Jackson Davies, première codification théorique du phénomène spirite, datant de 1848... Maintenant, les gens raffolent de ce genre de lectures. On s'émeut de l'histoire de Margaret et Katie Fox, adolescentes qui, en ce lointain 1847, répondirent par jeu aux coups frappés par l'esprit de Charles Haynes (ou Ryan), mort assassiné, et qui inventèrent ainsi le principe de l'alphabet spirite... Chacun a essayé de les imiter avec ses revenants respectifs. Moi aussi, j'ai essayé avec toi, tu te souviens, Miriam ? Rien de plus simple... Un coup, oui ; deux coups, non... Mais tu ne m'as pas répondu. Peine perdue... Sans doute m'as-tu trouvé ridicule... J'espère que les autres ont

eu plus de chance avec leurs revenants, bien que j'en doute... L'incommunicabilité entre *vous* et *nous* semble un phénomène généralisé.. Tu n'es sans doute pas la plus vindicative...

Ainsi, le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec, véritable catéchisme des spirites, publié en 1857, est pratiquement en train de remplacer les catéchismes des religions officielles...

L'église catholique, par exemple, est actuellement très embarrassée... Dans les hautes sphères ecclésiastiques on discute pour savoir s'il y a lieu de modifier le décret du Saint Office en date du 24 avril 1917, contre les pratiques spirites... Comment soutenir encore l'origine diabolique des phénomènes liés aux *esprits*? Des légions de fidèles s'exaltent, invoquent la communion entre Eglise triomphante et Eglise militante... Des prêtres, mais aussi des évêques et des cardinaux admettent qu'ils voient les défunts dont ils ont célébré les obsèques et qui sont peut-être, revenus pour les remercier (dans la meilleure des hypothèses) des belles paroles prononcées durant les homélies... Et beaucoup commencent à se demander qui sont, quels sont, ceux que voit le Pape et quand le Saint Père se décidera à rompre le silence sur cette question...

Les gens sont de plus en plus désorientés, ils ont besoin d'un guide... Des milliers de faux médiums et de charlatans, acquérant une crédibilité inespérée, profitent déjà de la situation et font des affaires en or aux dépens des plus faibles, des plus désespérés... Et pourtant, il n'a jamais été aussi inutile de se tourner vers des *intermédiaires*... Nous sommes *tous* devenus médiums, en un certain sens...

Le soir tombe, et tu me regardes, Miriam, pensive et silencieuse, comme toujours...

Tu me rappelles un film russe de science-fiction que j'ai vu il y a quelque temps... Il y était question d'une planète intelligente qui matérialisait la fiancée morte d'un astronaute, en puisant dans les souvenirs de l'homme le matériel nécessaire pour lui donner forme... Mais tu n'étais pas mon amie, Miriam. Peut-être aurais-tu pu le devenir, qui sait ?

Maintenant, je me suis résigné à subir ta compagnie. Le rythme de mon existence est désormais conditionné, chaque jour, par ta mystérieuse présence... Parfois, je me dis que l'humanité a toujours fonctionné ainsi, que, dans le fond, les morts ont toujours conditionné, d'une façon ou d'une autre, l'existence des

vivants... La disparition d'un être cher peut plonger dans la douleur la plus aveugle, alors que la fin d'un dangereux ennemi peut nous rendre la joie de vivre... La mort d'un chef de famille peut signifier une catastrophe économique pour ses proches, ou la richesse, par un héritage inespéré...

Dans mon cas aussi, je dois admettre que je n'ai jamais cessé de me sentir coupable de ta mort, que ce sentiment m'a souvent tourmenté dans mes cauchemars, dans les moments de solitude... Mais je n'aurais jamais, au grand jamais, imaginé que tu *reviendrais*...

Longtemps, je t'ai combattue de toutes mes forces, avec tous les moyens que pouvait me fournir ma *science*... Je me répétais que je n'étais pas démuni, comme les autres, que j'avais à ma disposition toute une pharmacopée et que je savais l'utiliser... Je me suis bourré de puissants anti-hallucinogènes, ceux que j'administrerais aux gamins en proie aux délires de l'*extasy* que l'on traînait au commissariat après une nuit de nouba... Dans ces cas-là, les médicaments faisaient toujours effet... Plus maintenant. Si tu es une hallucination, Miriam, tu es la plus tenace et la plus longue que j'ai jamais connue...

## Le Syndrome Montale

Le soir tombe. Bientôt, je prendrai le barbiturique habituel, la seule substance qui m'empêche de te voir... C'est seulement dans le sommeil que ton image disparaît. Il en va de même pour tout le monde... Quand nous dormons, les revenants nous abandonnent, ils nous accordent quelques heures d'oubli, d'un calme ardemment désiré...

Je fixe tes yeux impénétrables, Miriam, je tripote, d'une main moite, le flacon de barbiturique... Peut-être la solution est-elle simple... Un long sommeil éternel sans rêves, le noir de l'oubli, sans toi... Pourquoi continues-tu à me torturer, Miriam ? Qu'attends-tu de moi ? Ce jour-là j'étais fatigué, embêté, trop cynique pour t'écouter... Je regrette de ne pas d'avoir crue, de ne pas t'avoir aidée... Je le regrette, sincèrement, je te le jure...

Ma main se dirige vers les barbituriques, comme animée par sa propre volonté... Je verse dans le verre le contenu entier du flacon, toutes les petites pilules blanches, tandis que j'essaie de me rappeler où se trouve la bouteille de whisky... Mais qu'est-ce qui se passe ? Qui est là, avec toi, Miriam ?

Je ne m'en étais pas tellement aperçu... Il y a près de toi quelqu'un d'autre qui pose une

main sur ton épaule, dans un geste paternel, protecteur... Puis il me regarde et me sourit...

Maintenant, je le reconnais. Son visage est exactement comme sur la couverture du livre... L'abondante chevelure blanche qui descend sur le front... Les yeux pleins de douceur, profonds sous les épais sourcils... Le nez fort, légèrement aquilin, protubérant dans un visage aimable, au menton fuyant...

Montale est revenu lui aussi... Peut-être veut-il me faire comprendre que les *esprits* n'existent pas, que vous êtes tous des hallucinations nées de nos peurs, de nos désirs, ou de simples suggestions... Ces jours-ci j'ai beaucoup pensé au grand poète, à la douce mélancolie de *La Maison des douaniers*... Comment était-ce, le dernier vers ? *Et je ne sais qui va et qui demeure*... Parviens-tu à voir ce vieillard affable, Miriam ? Peux-tu sentir le contact léger, affectueux, de sa main ? Oui, *tu* le peux probablement...

Sans doute a-t-il raison, *lui*. Sans doute la barrière qui sépare nos mondes s'est-elle abaissée, pour des raisons qui restent mystérieuses... Ou bien cette barrière n'a jamais existé... Morts, peut-être que nous le sommes *tous* déjà, passés sans le savoir de vie

## Le Syndrome Montale

à trépas ? Voilà, je commence moi aussi à penser en vers, en rimes, par allitérations...

Encore une influence du *syndrome Montale* ?

FIN

Lire les nouvelles de **Bruno Vitiello** sur le site Infini :  
<http://perso.wanadoo.fr/jplanque/nouvelles.htm>